

Compétition mondiale des premières oeuvres **Mort, amour et émancipation**

Dominic Bouchard

Number 240, November–December 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47844ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouchard, D. (2005). Compétition mondiale des premières oeuvres : mort, amour et émancipation. *Séquences*, (240), 26–26.

COMPÉTITION MONDIALE DES PREMIÈRES OEUVRES

MORT, AMOUR ET ÉMANCIPATION

La poussière de la polémique à peine retombée — ou dissimulée sous le paillason — l'encre des rumeurs encore humide, la 29^e édition du FFM eut lieu avec en main une poignée d'œuvres séduisantes et une pléthore d'autres trop orthodoxes. La programmation de la catégorie Compétition mondiale des premières œuvres semblait hétéroclite au premier regard, mais une fois scrutée, on pouvait constater qu'elle réunissait des films abordant des thèmes communs : mort, amour et émancipation. Première mondiale ou première internationale, les 17 œuvres en compétition étaient sur le banc d'essai, attendant impatiemment la réaction des critiques et du public, si public il y avait, car les salles étaient, le plus souvent, à moitié vides (ou à moitié pleines... c'est une question de perception). Devant une primeur, le spectateur est en droit d'avoir quelques attentes, car c'est ici l'occasion de découvrir des cinéastes émergents et prometteurs (enfin l'est-ce vraiment?). Si dans l'ensemble les films proposés étaient classiques, voire parfois ternes et peu inventifs, la règle fut heureusement confirmée par quelques exceptions.

Dominic Bouchard

Tel un gratte-ciel en plein désert, le film philippin du réalisateur Aureaus Solito **Ang pagdadalaga ni Maximo Oliveros** (L'Épanouissement de Maximo Oliveros) jaillit de nulle part et bouleverse par la richesse et la sensibilité de son propos. Puis sans surprise, cette bonne prise est lauréate du Zénith d'or. Non seulement, cette œuvre expose les exactions et souffrances présentes dans une région du tiers monde, mais elle pénètre sans pudeur et avec une grande acuité du regard dans une réalité sociale souvent tabou, soit l'homosexualité chez les préadolescents. Avec brio, l'auteur évite

(Au-dessus et au-dessous du pont) d'Alberto Bassetti, adoptent trop humblement ce thème comme moteur de leur intrigue. En filigrane, on retrouve le thème de la mort dans les deux œuvres. Si le premier récit traduit efficacement l'esprit de son jeune protagoniste, le second, d'abord une pièce de théâtre, souffre de son adaptation à l'écran. Du même continent, mais à mille lieues de la démarche cinématographique des Italiens, le très singulier réalisateur et artiste pluridisciplinaire grec Kyriakos Katzourakis a présenté son premier long métrage de fiction, **Sweet Memory**. Le spectateur non averti peut être rebuté par l'approche très marginale — pour le FFM — du cinéaste qui propose, tout comme dans son œuvre précédente, **The Way to the West**, un film éclaté sur l'errance des sans-pays, ceci rendu par une facture rude et brute, tout à l'image de ses personnages. Même si le résultat est moins concluant que dans le film précédent, la mise en scène et le montage demeurent d'une grande virtuosité.

Débauche, drogue, ex-petite amie... Les conditions étaient parfaites pour un voyage au pays des clichés mais, par un revirement inopiné, **London**, du réalisateur et scénariste américain Hunter Richards, est un drame d'une grande intensité soutenu par des acteurs talentueux. C'est dans le huis clos d'un appartement new-yorkais que le cinéaste provoque d'impétueuses rencontres et confrontations en abordant des questions existentialistes et nihilistes, une belle découverte gratifiée du Zénith de bronze. **Wahrheit oder Pflicht** (Le Jeu de la vérité), film des réalisateurs Jan Martin Scharf et Arne Nolting, a pour sa part été récompensé du Zénith d'argent, une victoire non attendue pour ce projet de fin d'études qui traite du décrochage scolaire chez les jeunes, du contrat de performance qu'on leur inflige, ainsi que de l'aliénation des familles petites-bourgeoises.

Il est vrai que le festival n'a pas, encore cette année, retrouvé sa vigueur d'antan, mais la programmation somme toute appréciable semble refléter une période de jachère révolue, à moins que ce ne soit le dernier souffle avant l'abîme.



Ang pagdadalaga ni Maximo Oliveros

de victimiser ses personnages. On ne peut qu'être ébahi par le foisonnement de contrastes entre les couleurs très éclatées du quartier et la pauvreté, entre la féminité de Maximo et le machisme de ses frères et entre la vie et la survie. Tout aussi lucide est la réalisatrice roumaine Ruxandra Zedine qui révèle son talent avec **Ryna**, un film où l'économie de moyens confère une grande poésie à ce récit sur la délivrance et l'émancipation d'une jeune fille amoureuse qui pénètre le monde adulte. Peu remarquée, cette cinéaste possède déjà un sens aigu du dialogue et de la mise en scène. À suivre...

Le cinéma italien a toujours eu une propension à réfléchir sa réalité sociale à travers la figure de l'enfance — pensons au merveilleux film de Vittorio De Sica, **Le Voleur de bicyclette**. Mais à regret, ou du moins sans surprise, les deux films italiens présentés en compétition, soit **L'estate di mio fratello** (L'Été de mon frère) de Pietro Reggiani et **Sopra e sotto il ponte**